

VIII
GEORGE SAND⁽¹⁾

C'est une dure épreuve pour un grand écrivain, que ces tristes années qui suivent la cinquantième, alors que la meilleure portion de l'œuvre est accomplie, la gerbe des plus riches fleurs moissonnée et liée, et que le poète célèbre commence de survivre à la génération dont il fut un des portavoix. Comment supportera-t-il le talent des nouveaux venus qui grandissent autour de lui, — qui ne grandit plus? Comment les volte-face inévitables du goût public? Comment la progressive diminution de ses forces? Comment la vue toujours plus présente du tombeau rapproché? Aussi un intérêt de curiosité passionné nous attache-t-il aux confidences de l'artiste durant cet automne de sa pensée, comme si, dans la manière de traverser cette suprême crise, l'âme révélait plus complète-

(1) A propos du tome V de la *Correspondance de George Sand* (1885).

ment le secret de sa vigueur intime ou de sa faiblesse. C'en est fini des espérances et des désespoirs imaginaires. La vie a fait sur l'être son travail meurtrier ou bienfaisant. Elle a mutilé ou redressé l'arbre intérieur, cette ramure mystique dont les feuilles et les fleurs sont nos sentiments et nos idées. Si l'homme garde un dernier mot à dire sur la destinée, quand le prononcera-t-il, sinon dans ces années-là? Et il semble bien que presque tous les écrivains aient la notion du caractère solennel que revêtent leurs paroles à cette époque de leur existence, car c'est pour la plupart la saison des *Confessions* et des *Souvenirs*, celle aussi des longues lettres à des amis plus jeunes ou à des compagnons de jadis demeurés fidèles malgré les déflections et les désabusements de l'âge, et sur toutes ces pages, familières ou graves, résignées ou mélancoliques, plane un peu de ce que Tourguéniev appelle avec tant d'éloquence « la sincérité de la mort »!...

I

C'est bien elle, cette inimitable, cette divine sincérité qui fait le charme unique du volume des lettres de George Sand — le 5^e de la série — qui vient de nous être donné. Pour comprendre la haute valeur de ces lettres, et mieux apprécier leur

signification intime, leur qualité d'âme, si l'on peut dire, il faut se représenter exactement dans quelles circonstances se trouvait emprisonnée la femme de génie qui les écrivait entre les années 1864 et 1870. George Sand avait alors soixante ans. Elle n'était plus celle que Balzac a peinte dans son roman de *Béatrice* et sous le nom de Camille Maupin, avec ses yeux « impénétrables », — avec sa beauté d'Isis, « plus sérieuse que gracieuse, et comme frappée de la tristesse d'une méditation constante; » — avec « ses cheveux noirs descendant en nattes le long du cou comme la coiffe à double bandelette rayée des statues de Memphis; » — avec son front « plein et large, illuminé par des méplats où s'arrête la lumière, coupé comme celui de la Diane chasseresse; » — avec son teint « olivâtre au jour et blanc aux lumières, » sur lequel tranchait la pourpre vive d'une bouche admirable de bonté. L'auteur d'*Indiana* était bien loin de ces années de sa jeunesse, par le masque, superbe encore, mais superbe de lassitude, que nous lui avons connu, et elle en était plus loin encore par sa situation d'écrivain. Toutes les causes auxquelles s'étaient dévoués ses premiers efforts et qui lui avaient valu ses anciens triomphes semblaient si près d'être perdues! Elle avait représenté, avec quelle puissance, on le sait de reste, la tradition du roman à idées issu de *la Nouvelle Héloïse* et de *Corinne*, et elle assistait à la victoire de la littérature d'observation, du roman de mœurs ou d'analyse. Son œuvre, dans la

sorte de lutte pour la vie que les livres soutiennent les uns contre les autres, n'était-elle pas vaincue par celle de son prodigieux rival, le maître de *la Comédie humaine*? Et il en était de ses convictions politiques comme de ses croyances esthétiques. Tous les rêves généreux du socialisme avaient rencontré en elle un apôtre éloquent, puis la révolution de 1848 s'était achevée sur une ruine de ces décevantes espérances. Si du moins, à servir ces causes perdues dans la littérature et dans la politique, elle avait conquis le droit de se reposer? Mais non. L'immense succès de ses premiers livres n'avait pas assuré la complète indépendance de sa vieillesse, et il lui fallait continuer d'écrire au jour la journée, conter derechef après avoir conté, imaginer des romans nouveaux après tant d'autres, couvrir de sa large écriture des feuilles de papier, encore, et cela sans espérance de s'affranchir jamais entièrement. « J'ai bien le droit, » s'écriait-elle, « de mépriser mon argent. Je le méprise en ce sens que je lui dis : Tu représentes l'aisance, la sécurité, l'indépendance, le repos nécessaire à mes vieux jours. Tu représentes donc mon intérêt personnel, le sanctuaire de mon égoïsme. Mais pendant que je te placerais en lieu sûr et que je te ferai fructifier, tout souffrira autour de moi, et je ne m'en soucierai pas? Tu veux me tenter? Va au diable! je dédaigne ta séduction; donc, je te méprise. » Mais elle ajoutait, non sans un retour de mélancolie résignée : « Avec cette prodigalité-là, j'ai passé ma vie à ne me satisfaire jamais, à

écrire quand j'aurais voulu rêver, à rester quand j'aurais voulu courir...» Elle disait aussi : «J'ai bien donné un demi-million, sans compter les dots de mes enfants,» et toute sa réserve se montait, c'est elle qui nous le dit dans une de ses lettres, à deux billets de mille francs ! Ce sont là des peines de toutes les heures, auxquelles s'ajoutaient les chagrins inséparables de toute longue existence. Elle voyait mourir ceux qu'elle aimait. Un de ses petits-enfants venait d'être emporté par un mal foudroyant. Ses amis de jeunesse s'en allaient l'un après l'autre. Elle-même était souffrante, et, à maint indice, bien qu'elle prétendit dominer la maladie à force de volonté, elle sentait les signes de la faiblesse physique se multiplier. S'il y eut jamais un terrain préparé pour les sombres fleurs de la tristesse, certes c'était celui-là. «Croyez bien,» écrivait-elle à Barbès, «croyez bien que je pourrais dire avec vous : ma vie a été triste. Elle a été, elle sera toujours pleine d'atroces déchirements.» Par-dessous les causes de chagrin qu'elle avouait, n'y en avait-il pas d'autres encore, qu'elle ne s'avouait peut-être pas à elle-même ? Toute femme de génie qu'elle fût, George Sand n'en était pas moins une femme, et elle avait connu, comme toutes celles qui ont été belles, les implacables cruautés du miroir, dure revanche des splendeurs d'autrefois ! Même pour les plus nobles, même pour les plus ardemment épris d'idéal, ne sont-ils pas terriblement vrais, ne fût-ce qu'une heure, les vers du poète :

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent vos yeux avides ?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?...

Oui, c'est bien là le dessin visible des conditions où se débattait cette âme, mais les conditions de milieu et d'existence sont-elles autre chose qu'un prétexte à déployer l'originalité intime de notre être moral ? Quand le psychologue a tout montré des circonstances parmi lesquelles palpète un cœur, cette palpitation même resté à montrer, et elle seule importe. Une vie humaine n'est pas écrite dans les faits, elle réside dans les sentiments que ces faits inspirent. C'est bien pour cela que chacun de nous constitue un univers à part des autres, que toute sensibilité apparaît à l'observateur comme un domaine solitaire et inabordable, et, si l'on veut, que toute créature pensante porte avec elle un monde d'illusions où se révèle ce je ne sais quoi d'indéfini, d'unique : sa personne. Après avoir dénombré les circonstances de tristesse parmi lesquelles la grande romancière vieillissait, nous ouvrons le recueil de ses lettres. Nous en lisons une, puis dix, puis vingt, et voici que nous entendons s'élever de ces pages un cantique d'allégresse, un hymne de reconnaissance inspirée, la reconfortante et magnanime action de grâces d'un esprit que rien n'a brisé, que tout suscite et qui s'épanche en effusions de joie profonde. A son vieil ami, le conspirateur Barbès, à son fils, à ses jeunes confidents, Flaubert et Dumas, à d'autres encore, la

généreuse femme prodigue les paroles de vaillance et d'espoir courageux. « Il faut aimer, » dit-elle, « il faut souffrir, il faut pleurer, créer, espérer, être..., ne pas compter les chutes, les blessures, les vains espoirs, les cruels événements de la pensée, mais toujours se relever, ramasser, rassembler les lambeaux de son cœur accrochés à toutes les ronces du chemin, aller toujours à Dieu avec ce sanglant trophée. » C'est sur cet héroïque appel que s'achève le sanglot que vient de lui arracher la mort de son petit-fils. Quand elle songe à la vieillesse, avec quelle grâce elle lui sourit ! « Je cherche, car mon état, à cette heure, c'est d'être

« Au soleil couchant
« Toi qui vas cherchant
« Fortune.

« Oui, fortune intellectuelle, lumière, dans ce soleil couchant de la vie qui est la plus belle heure des tons et des reflets... » Si l'image de la funèbre nuit, où elle va bientôt entrer, s'offre à sa pensée, comme elle l'accueille d'un geste paisible ! « Ne désespérons jamais, mon ami ; tout ce qui s'éteint en apparence est un travail occulte de renouvellement, et nous-mêmes aujourd'hui, c'est toujours vie et mort, sommeil et réveil. Notre état normal résume si bien notre avenir infini. » Se trouve-t-elle aux prises avec une des mille difficultés de l'existence d'artiste ? « Je fais mon état d'écrivain, » raconte-t-elle, « au milieu de toutes les choses et de tous les êtres, et, comme je l'aime, mon état, j'aime tout ce qui l'alimente et le renouvelle. On me fait bien

des misères que je vois, mais que je ne sens plus. Je sais qu'il y a des épines dans les buissons, ça ne m'empêche pas d'y fourrer toujours les mains et d'y cueillir des fleurs. » Jamais peut-être la cordiale félicité du bon ouvrier n'a été exprimée d'une façon à la fois plus éloquente et plus simple. Car de quoi s'agit-il sans cesse ? Des menus événements d'une vie sans éclat imprévu, d'une pièce à faire représenter, d'un roman à écrire, du rôle de châtelaine de Nohant à remplir. Ces humbles tâches s'ennoblissent, comme touchées par une baguette de fée heureuse, et c'est bien cette noblesse qui fait la beauté de cet optimisme. Certes, dans cette époque de spleens longuement caressés et de complaisantes névroses, il ne manque cependant pas d'hommes robustes et qui célèbrent la joie de la vie. Cette joie s'obtient trop souvent par le sacrifice de ce qui donne seul du prix à la vie, et le courage n'est pas chose admirable s'il n'est fondé que sur la brutalité satisfaite. L'optimisme de George Sand comporte autant d'idéal que le pessimisme le plus sublime, et c'est précisément un problème d'un grand intérêt pour le moraliste que de savoir comment cet idéal n'a pas fait plaie dans cette âme, ainsi que chez la plupart des enfants du siècle. A cette santé persistante et victorieuse, malgré toutes les conditions de maladies, je vois trois causes principales. George Sand a été préservée des tortures de la vie d'artiste par sa conception de l'art. Par sa conception du dévouement, elle a été guérie des malheurs de la vie sen-

timentale. Enfin l'une et l'autre de ces théories s'appuyaient sur une instinctive intuition de la Nature qui se retrouve dans le fond de tout optimisme. Je voudrais préciser ces trois points dans ce qu'ils ont d'essentiel.

II

On aperçoit, ai-je dit, dans cette correspondance de George Sand une conception de l'art, inconsciente d'abord, et qu'elle a surtout formulée dans ses réponses aux lettres douloureuses de Flaubert. J'ai essayé, ailleurs, dans les *Essais de Psychologie* (1), de montrer, à propos de ces lettres, comment l'auteur de *Madame Bovary* fut la victime de l'étrange doctrine qui lui faisait considérer l'œuvre comme un but pour ainsi dire indépendant de l'esprit. Tout autre était le principe de George Sand, pour qui la grande affaire fut, comme pour Goethe, non pas de produire des livres, mais de développer sa pensée à travers ses livres. Tandis que Flaubert découvrirait dans chaque production manquée un motif de désespoir, elle rencontrait, elle, même dans ses erreurs d'artiste, de quoi marcher en avant, et, par suite, de quoi se réjouir : « Quand on reconnaît, » écrit-elle, « qu'un sujet ne vaut rien, ou qu'on

(1) *Essais de Psychologie*, édition Plon (tome premier — appendice E).

n'est pas propre à s'en servir, on y renonce. *On a perdu du temps, c'est vrai, mais il n'est pas perdu en ce sens qu'on a raiguisé l'instrument cérébral qui sert à composer.* » C'est qu'aussi bien elle recherche dans la composition, comme elle le dit avec une rare profondeur, « un état de son être... » Cette conviction, que le perfectionnement personnel est tout, la domine d'une manière si complète, qu'elle y revient à plusieurs reprises : « Il n'y a pas de travail perdu, du moment qu'on a eu du plaisir à travailler. Ça apprend, et la vie se passe à apprendre. » Armée de cette foi ardente dans la valeur du développement intime, comment ne serait-elle pas à l'abri de ces incertitudes sur la durée future des œuvres, habituelle angoisse de l'homme de lettres vieillissant ? Comment se dirait-elle le sinistre ! « Si je m'étais trompée?... » Est-il possible de se tromper, quand on a demandé à ses travaux seulement d'être des travaux, c'est-à-dire des étapes de sa vie intérieure ? « L'artiste, » dit-elle ailleurs, « doit vivre dans sa nature le plus possible... C'est un homme dont tout doit jouer avant qu'il joue des autres... Moi, je n'ai jamais su soigner ni polir. J'aime trop la vie. » Quand elle jette les yeux sur ses volumes d'autrefois, c'est avec l'indifférence qu'un arbre pensant pourrait avoir pour son feuillage de l'autre année. La fête de sa végétation une fois finie, qu'importe que ce feuillage se flétrisse et tombe ? Naïvement, avec une bonhomie enfantine, elle écrit à Flaubert : « *Consuelo, la Comtesse de Ru-*

dolstadt, est-ce que c'est de moi? Je ne m'en rappelle plus un traître mot... » Elle dit plus loin qu'elle est panthéiste en fait d'art, entendant par là que des procédés de tous ordres trouvent grâce devant elle. Le mot va plus avant dans son être qu'elle ne l'imagine. Il peut s'interpréter autrement. Oui, cette femme au talent si facile était une panthéiste d'art, en ce sens qu'elle laissait agir en elle le Dieu caché, l'esprit obscur, instinctif, qui commande à l'écrivain d'écrire, comme à la fleur de s'ouvrir, comme à l'oiseau de voler; et, pas plus que la fleur ne discute son parfum, ou l'oiseau la couleur de ses ailes, ce génie obéissant ne discutait la portée de son effort. Le grand moraliste du portique, Marc-Aurèle, donne-t-il un autre conseil : « Il faut vivre avec les Dieux. C'est vivre avec les Dieux que de leur montrer une âme satisfaite de son partage, obéissant à tous les ordres du génie qui est son gouverneur et son guide : — don de Jupiter, émanation de la nature? »

Cette même puissance de soumission, d'impersonnalité, pour employer un terme plus exact, qui se révèle chez George Sand dans l'ordre de la vie artistique apparaît aussi dans la vie affectueuse et sentimentale. Parlant des impressions que lui procurent les choses et les individus, elle laisse tomber cette phrase étrange : « J'aime tout ce qui caractérise un milieu : le roulement des voitures et le bruit des ouvriers, à Paris; les cris de mille oiseaux, à la campagne; le mouvement des embar-

cations sur les fleuves. J'aime aussi le silence profond, et, *en résumé, j'aime tout ce qui est autour de moi, n'importe où je suis...* » Traduisez cette phrase en ses éléments psychologiques. Vous apercevrez par derrière elle un don singulier de vivre dans autrui, de glisser son âme dans des formes étrangères, de se renoncer soi-même pour épouser des existences différentes, — don de sympathie qui fut refusé à quelques très grands artistes comme Byron et Chateaubriand, et accordé si généreusement à Michelet ainsi qu'à George Sand. Celle-ci écrivait à Flaubert : « Il n'y a d'intéressant, dans ma vie à moi, que les autres. Te voir à Paris, bientôt, me sera plus doux que mes affaires ne me seront embêtantes. Ton roman m'intéresse plus que tous les miens. L'impersonnalité, espèce d'idiotisme qui m'est propre, fait de notables progrès. » Et ailleurs : « Je sais si bien vivre hors de moi! » Rien n'est plus touchant que de voir avec quelle souplesse cette âme heureuse et facile se plie à des idées et à des sentiments différents des siens, comme elle est ingénieuse à comprendre des êtres opposés à elle, à les aimer. Probablement cette faculté d'aimer n'était chez elle qu'un cas particulier d'une faculté plus haute : celle d'imaginer des cœurs autres que son cœur. Peut-être l'égoïsme a-t-il pour racine une impuissance à nous représenter complètement une sensibilité qui n'est pas la nôtre? En même temps que cette étonnante imagination des autres cœurs faisait de George Sand un grand romancier, elle faisait d'elle une créa-

ture d'une infatigable sympathie. L'intelligence des sentiments a toujours pour conséquence la tendresse. On ne peut pas comprendre profondément un être sans l'aimer. Cela est si vrai que les pessimistes comme Georges Eliot et Tourguéniev, qui ont eu l'imagination des cœurs à un haut degré, n'ont jamais passé du pessimisme à la misanthropie, ainsi qu'il arrive d'ordinaire. Ils ont trouvé moyen de concilier par la pitié leur théorie de la misère de toutes choses et leur vision trop complète de la douleur humaine. Cette conciliation, George Sand, elle, n'eut jamais besoin de la tenter, car personne n'a répugné davantage au pessimisme, personne n'a cru plus profondément qu'elle à la bonté de la vie et à l'harmonie de l'âme avec la nature.

III

Nous touchons ici à ce qui fait, sous tous les déguisements, le fond même du débat dans le procès de l'optimisme contre le pessimisme. Y a-t-il un accord initial et final entre les exigences foncières de notre être intime et l'ordre des choses, ou bien non? Suivant la réponse que l'on donne à cette question première, on croit ou l'on ne croit pas que la vie vaille la peine d'être vécue. Si, en effet, notre bonne volonté demeure sans corres-

pondance suprême et définitive, — si notre cœur, ou tendre ou cruel, ou bon ou mauvais, n'est qu'un phénomène d'un instant destiné à disparaître comme il est apparu, pour toujours, — si le travail de l'humanité entière aboutit à une irréparable banqueroute, puisque avec la mort de la planète tout doit un jour mourir ici-bas de l'œuvre des âges, comment ne pas apercevoir la vie sous une clarté de cauchemar, et à l'état de sinistre bouffonnerie? Les plus éloquents phrases n'empêcheront pas que l'existence, dépourvue de signification d'au-delà, ne roule et ne retombe sans cesse sur un fond immobile de désespoir. Et si l'on veut bien examiner tous les désespérés de tous les temps, on reconnaîtra qu'ils ont souffert uniquement de ne pouvoir dire : « Notre Père, qui êtes aux cieux... » Hélas! combien ont gardé la nostalgie de la foi, après avoir perdu la foi elle-même, et ceux-là qui soupirent : « Notre Père, qui *étiez* aux cieux... » sont les plus misérables de tous! Ils sont vraiment ces rois dépossédés dont parlait Pascal. La croyance que Dieu existe, c'est-à-dire que la vie humaine a un sens supérieur, notre volonté un résultat durable, notre caducité un point d'appui éternel, se rencontre au contraire dans l'arrière-fond de tout optimisme. Celui de George Sand n'échappe pas à la loi commune : « Croyons en Dieu, dès à présent, quoique nous ne puissions pas le prouver, » dit-elle. Et ailleurs : « Croyons qu'il y a toujours, quand même, une bonne route à chercher, et que l'humanité la trouvera; ne disons

jamais : il n'y en a pas...» Et comparant l'agonie de Sainte-Beuve à celle de Barbès : « Barbès, » dit-elle, « est doux et souriant. Il ne lui semble pas, et il ne semble pas non plus à ses amis, que la mort le séparera de nous. Celui qui s'en va tout à fait, c'est celui qui croit finir et ne tend la main à personne pour qu'on le suive ou le rejoigne. » Mais, si Sainte-Beuve avait pu lire ces lignes, il aurait sans doute répondu à George Sand que les croyances sont des actes de foi et que la foi ne se commande pas plus que la santé. C'est l'impression que l'on éprouve en fermant le volume où se trouvent tant de pages d'un si bel accent d'énergie et d'espérance. Elles ne guériront personne de ceux qui sont malades à un certain degré, pas plus qu'elles n'ont guéri Flaubert. Il n'y a pour les souffrances de la vie morale comme pour celles de la vie physique qu'un remède, c'est le temps — qui nous ouvre tôt ou tard la porte derrière laquelle s'apprend le mot de l'énigme. Cette porte, et George Sand, la vaillante, et Flaubert, le désespéré, l'ont franchie pour ne plus la passer. Lequel avait raison, de la noble femme qui ne doutait plus, ou du grand négateur, son ami d'il y a vingt ans ? Il y a quelque chose de plus effrayant que le silence des espaces infinis dont s'épouvantait Pascal, c'est le silence des grandes âmes qui s'en sont allées, — nous ne savons où !

IX •

JULES VALLÈS⁽¹⁾

Je voudrais parler sans passion d'un homme qui, de son vivant, fut tout passion, et qui, mort, vient de passionner ses amis comme ses ennemis, la rue comme la presse, — j'ai nommé Jules Vallès. Le psychologue a le devoir de demeurer impartial devant toutes les natures humaines, s'il veut les comprendre. Chaque homme, en effet, a subi, pour arriver à une formation définitive de son caractère, des centaines d'influences que nous ne connaissons pas. Cette ignorance doit nous décider à suspendre notre jugement, si nous tenons à être justes, même à l'égard des personnes dont les idées répugnent le plus à nos idées. J'ajoute que cette impartialité est plus nécessaire encore à qui veut se placer au point de vue historique ; et pour celui qui étudie notre époque si confuse et si complexe, le grand agitateur qu'on enterrait tu-

(1) A l'occasion de sa mort (1885).